

Impossible amour

C'était sous le règne du grand roi François, premier du nom. La dame était assise en son jardin, entourée de ses animaux de compagnie, sa genette, son lévrier et son singe préféré attaché par une laisse. Au toit de sa maison flottait une oriflamme à enquerre : de gueules à la bande d'azur chargée de trois croissants d'argent. La dame était encore sous le charme de la nuit extatique qu'elle avait vécue avec son fabuleux amant. « Ainsi, se disait-elle, en l'an de grâce mil cinq cent dix-sept, plus de deux mille années après la mort d'Orphée, les amours de légende ont encore cours... Mais est-ce vraiment arrivé ou n'était-ce qu'un rêve issu de mes trop nombreuses lectures des poètes antiques ? »

Tandis que, dans sa tête, tourbillonnaient encore ses souvenirs amoureux, un courrier arriva au galop et lui remit une lettre cachetée. Son cœur se mit à battre plus fort : sur le sceau de cire jaune, elle avait remarqué l'estampille de son mystérieux visiteur nocturne ! Elle le brisa fébrilement mais la lettre n'était qu'un vélin vierge de toute écriture... Après un moment d'incrédulité, elle ressentit cette page blanche comme un déluge d'eau glacée sur le feu de ses idées roses. C'était clairement l'expression de la vacuité des sentiments de son amant... « Ce n'est pas possible, rageait-elle... Les mots d'amour que nous avons échangés, les étreintes passionnées auxquelles nous nous sommes abandonnés... Non, il n'a pas pu... ». Elle en pleurait de dépit. Une larme tomba sur le parchemin et y fit apparaître le terme « aimée » écrit à l'encre sympathique... Non, la page n'était pas blanche ! Non, il ne l'avait pas oubliée ! Elle continuait à pleurer, mais d'émotion cette fois. Ses pleurs ruisselaient sur le précieux vélin, révélant au fur et à mesure le texte de la missive.

Ma bien-aimée

Vous pleurez, puisque vous lisez cette lettre... Nous avons donc moult vécu cette aventure. Elle n'était point un rêve, elle nous est vraiment advenue ! Pourtant j'en ai souvenir si enchanteur, si idyllique qu'elle a déjà, dans mon âme, le goût irréel et fabuleux des plus féeriques légendes.

Dans un lieu édénique et mystérieux – était-ce une île ? – planté de chênes et d'arbres fruitiers, je vous revois, ma douce amie, avec vos animaux de compagnie sur une pelouse fleurie où gambadait un jeune lapin. Des oiseaux voletaient dans le ciel rouge du soleil couchant. Ce lieu était si insolite et merveilleux que je ne m'étonnai même pas d'y voir un lion portant votre écu. De la main droite, vous teniez votre étendard. Je me suis approché, fasciné par votre noblesse et votre beauté. De la main gauche, vous m'avez prodigué des caresses d'une infinie douceur et d'une sensualité brûlante. Au souvenir de votre toucher, des frissons me parcourent encore l'échine.

Je vous revois un temps après. Vous m'aviez confié votre bannière et le lion portait votre oriflamme. Vous nous aviez vêtus, lui et moi, d'une cape à vos couleurs. D'autres lapereaux s'étaient joints au premier dans l'herbe

à nos pieds, votre singe et votre lévrier conversaient tranquillement en langage animal. Un caniche assis sur la traîne de votre somptueuse robe de velours brodé d'or regardait une servante vous présenter une coupe dans laquelle vous saisîtes une dragée pour la donner au perroquet perché sur votre index gauche. Votre main gauche, je me souviens, était gantée de chagrin pour la préserver des griffes du volatile. Vous prîtes ensuite deux dragées. L'une était pour vous et vous me tendîtes l'autre dans votre paume. Je ne suis pas près d'oublier le goût envoûtant de la dragée gobée au creux de votre main.

Plus tard, vous tressiez une couronne de fleurs. Leurs voluptueuses fragrances étaient si entêtantes qu'il semblât que le jasmin, la camomille et le chèvrefeuille flottaient dans l'air encore rouge et vibrant du soleil couchant. Votre parfum sensuel mêlé à celui des fleurs se diffusait alentour. Et nous tous, vos animaux, votre servante, le lion et moi, l'odorat enivré de toutes ces senteurs, en étions pétrifiés d'émerveillement.

Je revois aussi, dans mon souvenir, votre servante apporter un orgue portatif et, tandis qu'elle en actionnait le soufflet, vos doigts délicats, gambadant sur le clavier, jouaient un air merveilleux et si entraînant que je n'ai pu me retenir d'esquisser quelques pas de danse. Depuis lors, je crois ouïr cet air partout. Il m'obsède l'esprit et les sens, indissociable qu'il est de mon souvenir de vous.

Puis vous vous assîtes et me fîtes venir à vos genoux contempler nos reflets dans un miroir que vous me présentiez de votre main droite. Le lion détournait le regard, jaloux de nous voir si proches. Les autres animaux vaquaient indifférents à nos ris et à nos jeux ; votre lévrier conversait même amicalement avec un lapin. Je nageais dans le bonheur à la vue de nos deux images dans le miroir.

Enfin, mon adorée, vous m'avez invitée à vous rejoindre dans votre tente. J'étais, disiez-vous, votre seul désir. Le lion en rugissait de jalousie tandis que vous commenciez à ôter vos bijoux en prévision de notre nuit d'amour.

Malheureusement, ma chère et tendre amie, notre merveilleuse aventure sera sans lendemain. Comprenez-le, je ne suis pas humain, je suis d'essence surnaturelle, mi-cheval mi-bouc, et il est messéant à une licorne de s'unir à une mortelle. Adieu, ma bien-aimée, cette nuit restera à jamais gravée dans ma mémoire comme le délice de tous mes sens de vous avoir connue et la frustration éternelle d'un amour impossible. Je connais votre habileté aux travaux d'aiguille et puisse notre aventure être par vous immortalisée en une tapisserie à qui votre talent fera traverser les siècles.

Votre très dévouée licorne qui vous aime de tous ses sens et ne vous oubliera jamais.

Bouleversée d'émotion par ces mots d'amour et désespérée d'apprendre qu'ils seraient les derniers, la dame n'eut alors de cesse que ne fût exaucé le souhait de son amant. Elle se mit à l'ouvrage le jour même. Ce travail de tapisserie, décida-t-elle, serait le plus beau qui se pût imaginer. Elle se consacra tout entière au tissage de six panneaux, un pour chacun des cinq sens exaltés cette nuit-là et un sixième, sublime, apothéotique, dédié à son seul désir,

celui qui ne serait plus jamais assouvi, celui de sa licorne aimée. Six ans durant, elle tissa inlassablement cette œuvre de son amour et de ses larmes. Quand elle eut enfin passé le dernier fil de trame de la dernière tapisserie, elle mourut paisiblement : elle avait exécuté la mission que lui avait confiée son divin amant, elle avait accompli son destin. Ses pleurs taris, le vélin de la lettre est redevenu blanc.

Cinq cents ans plus tard, l'œuvre de la dame demeure non seulement la plus belle tapisserie du monde, mais sans doute aussi la plus émouvante. Comprenez-le, elle est tout ce qui reste de la dernière des histoires d'amour entre un dieu et une mortelle. Jadis, de telles amours étaient chose courante, comme Lédä et son cygne ou Europe et son taureau... Mais au fil du temps, les dieux se sont lassés des mortelles... La Dame à la Licorne, aura été la dernière, et la plus belle de leurs amours humaines. Pensez-y en l'hôtel des abbés de Cluny, allez la contempler et laissez-vous subjugué par la passion intemporelle de ces amants fabuleux.